En dialogue avec Denys Zacharopoulos, Mâkhi Xenakis, artiste et fille de Iannis Xenakis, revient sur le rôle du dessin dans les recherches musicales et architecturales de son père qui l'amènent à se questionner sur sa propre pratique dessinée.

LE FLAMBEAU D'ANTIGONE

RENCONTRE

DZ Il n'a jamais été question d'une double approche du dessin, à la fois de ton père et de toi-même. Je dirais d'emblée qu'en ce qui concerne le dessin il y a une énorme différence entre ton père et toi. Une grande différence dans ce que le dessin même signifie. Chez ton père, le dessin est quelque chose de complètement désincarné, parfaitement conceptuel. Il a affaire à une sorte de colonne vertébrale de l'être et réunit presque comme une structure secrète et profonde différentes choses à la fois qui sont toutes de l'ordre de l'abstraction, comme l'architecture, les mathématiques, la musique, etc. Son dessin ne se donne pas comme un élément sensible mais comme un élément conceptuel, presque comme un langage, comme une langue qui permet de communiquer quelque chose qui serait autrement parfaitement incommunicable, parce qu'abstraite… Chez toi, j'ai l'impression que c'est quasiment le contraire. Ton dessin a affaire avec la tactilité, le sensuel, le sensible, le visuel, le visible – ce qui n'exclut pas du tout l'intouchable, l'invisible, l'insensible, mais qui n'est pas une chose conceptuelle, mais beaucoup plus… comment le définir ? C'est la grande question: comment nommer ces choses ? Et pour aller encore plus loin dans cette rupture, je dirais que le dessin de ton père n'est presque pas artistique, au sens moderne du terme, alors que le tien l'est profondément. Je dirais que ton père est sur son rocher d'où il regarde l'horizon, et que toi tu es dans l'eau, où tu nages… Crois-tu que cette différence est volontaire? Est-elle liée à une réaction de ta part vis-à-vis de ton père et à son influence dans ta vie ou est-ce que tu as simplement récupéré l'élément féminin qui est le tien et qui se rend présent par cette sensualité, cette corporalité du dessin ? Il faut dire cependant que chez tous les deux ce

qui vous relie de façon déterminante est que le dessin est fondateur du travail : le travail de ton père n'existe pas sans le dessin, et le tien non plus! Même tes sculptures projettent le dessin en trois dimensions comme une empreinte qui n'est pas cérébrale, mais complètement tactile.

MX D'abord, j'aimerais te remercier de m'avoir incitée à parler à la fois du travail de mon père ainsi que du mien… Je ne me l'étais jamais autorisé auparavant mais le moment est sans doute venu… Pour revenir à ce que tu dis, je ne crois pas que je me suis construite en réaction contre lui. Bien sûr créer ma propre personnalité avec ce père-là, tellement fort, puissant, et si proche de moi quand j'étais petite fille, a été un combat. Mais plus parce que dans son esprit j'étais un prolongement de lui-même et qu'il ne concevait pas que je puisse penser différemment de lui. Si bien que lorsque ses envies pour moi se sont mises à ne plus correspondre aux miennes, cela a été terrible ! Il voulait que je fasse des mathématiques, que je sois bien plus cérébrale, que je suive son chemin… Moi je me sauvais de tout ça par un dessin chargé d'émotions, plutôt figuratif, lié à l'humain, très autobiographique. Je me retrouvais dans ces dessins, qui étaient une bouée pour me construire. Mais ça lui ressemblait si peu qu'il ne trouvait pas ça intéressant. C'était très douloureux pour moi de continuer à me construire en sachant que tous mes efforts pour être moi-même et pour le séduire en même temps étaient vains… C'est aussi pour cette raison que, plus tard, je suis allée trouver Louise Bourgeois. Elle avait la même force que lui, mais elle m'a acceptée et m'a donné « l'autorisation »…

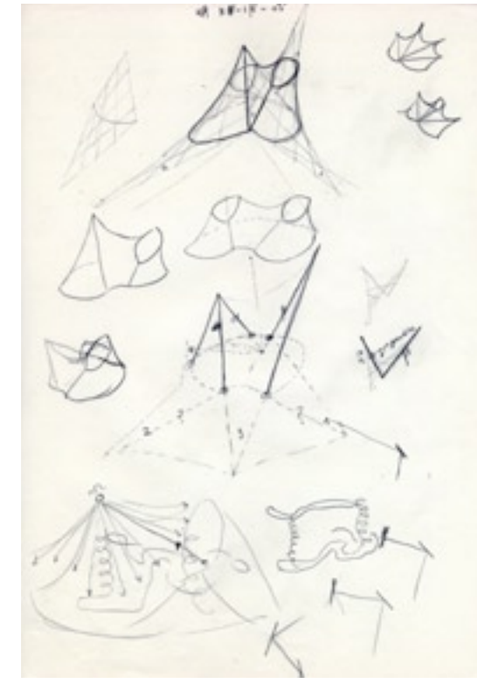
DZ Oui, et elle avait dû faire un trajet assez similaire au tien, construire son autonomie, son monde, sa personnalité par le dessin, prendre ses distances avec son père, son milieu social, assumer une nationalité, une culture qui n'était pas celles de ses parents. Tout en étant française, admettre son être américain. Toi, par rapport à la Grèce, tu as opté pour être française à 100%, tout en gardant toute la curiosité qu'on peut avoir pour le passé révolu familial.

MX Mon père était comme ça aussi, la Grèce contemporaine l'intéressait peu, c'était la Grèce qu'il s'était construite : antique, mathématicienne, pythagoricienne, *sa* Grèce, qu'il aimait. Il m'a transmis beaucoup de choses de la mythologie, de la tragédie grecque, mais sans me raconter les vraies histoires… uniquement par la façon dont il vivait ses relations au monde, où tout était toujours intense, grave… Comme mon nom est grec, on me parle de plus en plus souvent de mon beau pays la Grèce. Et moi, je ne comprends pas ; ma mère vient de Romorantin… je suis née en France, je ne parle pas un mot de grec… J'ai l'impression qu'on oublie aujourd'hui toute cette part d'histoire de la France, à l'époque où elle fut une véritable « terre d'accueil » et où nos parents d'origine étrangère, fuyant différentes persécutions ou totalitarismes, ont choisi ce pays libre et démocratique. Mon père a fait de la résistance pendant la guerre, il a été condamné à mort, s'est enfui, et n'a pas pu y retourner pendant vingt-sept ans. En choisissant de vivre en France, en épousant ma mère, et en choisissant la nationalité française, il a volontairement tourné une page sur son passé et ne m'a pas élevée dans la nostalgie de la Grèce. Il me disait : « Je suis un apatride, je suis un citoyen du monde », c'était ça qu'il me transmettait. Moi aussi je me sens citoyenne du monde… Mais aujourd'hui, quand, à l'écoute de mon nom, on me demande si je parle français, j'ai peur… J'ai l'impression que nous sombrons dans une profonde régression. Cela dit, bien sûr que la Grèce me fascine. J'ai des liens forts, avec toute son histoire et sa culture antique mais aussi avec des amis comme toi par exemple, ce qui n'est certainement pas un hasard.

DZ Je te comprends. S'il y a un lien très fort entre nous c'est que moi aussi j'ai été français par volonté, par conception du monde, cosmopolitisme, par cet esprit né de la révolution française, des Lumières. La Grèce pour moi est un fond culturel, un paysage méditerranéen, qu'on trouve ailleurs du reste, et surtout pas l'État grec que j'ai toujours trouvé extrêmement problématique. La Grèce est un pays autoritaire, le conformisme domine à tous les niveaux parce que les gens ont dû prendre un parti pour survivre. J'ai voulu quitter la Grèce pour un pays ouvert, démocratique, où il est possible de se battre pour établir des différences, différencier les choses, aussi imparfait soit ce pays par ailleurs. La culture grecque existe autrement que comme une revendication nationale, et il n'est pas nécessaire d'y vivre pour se nourrir de sa culture, ce serait plutôt le contraire. La Grande Grèce appartient à l'humanité tout entière… C'est là où le rôle de ton père a été très important pour nous tous, très déconcertant dans un premier temps jusqu'à ce qu'on comprenne enfin : il

66. **Mâkhi Xenakis**
Grand vide, 2010
Technique
130 x 150 cm
collection FNAC

69. **Iannis Xenakis**
IX Étude pour le Diatope, 1974



avait fait abstraction du christianisme, du Moyen Âge. Et même toute cette relecture néo-classique de la Grèce par la Renaissance, la scolastique, il l'avait évacuée complètement pour arriver seul comme un dingue dans une antiquité perdue, où il reprenait les vieux textes avec des yeux naïfs, comme on a pu le lui reprocher, mais en même temps avec un art prodigieux de faire des liens entre les choses. Ce qu'il a pu mettre dans la notion de rythme, de forme, de temps, d'espace qui venait de la science contemporaine pouvait retrouver quelque chose que l'Occident n'avait pas compris pendant des siècles, mais qu'il était désormais possible de relire d'une tout autre façon, dans un nouveau départ problématique. Est-ce qu'on peut recommencer de zéro ? Pourquoi ne pourrait-il pas y avoir une anthropologie des cultures occidentales qui évacue tout ce qu'on a mis depuis deux mille ans ? C'est ce que ton père a fait et c'est pourquoi j'ai été impressionné quand tu m'as dit qu'il ne te racontait jamais d'histoires, parce que je considère qu'idéologiquement parlant c'était la chose forte de ton père dans sa relation à l'Antiquité, il avait enlevé toute la part du récit, de l'illustration, qui venait du néo-classicisme. Xenakis ne passe pas par David, Ingres, Versailles. Il se trouve dans un désert qui est grec mais sans qu'on sache de quelle Grèce. Il est grec dans la mesure où il est avant l'ère chrétienne.

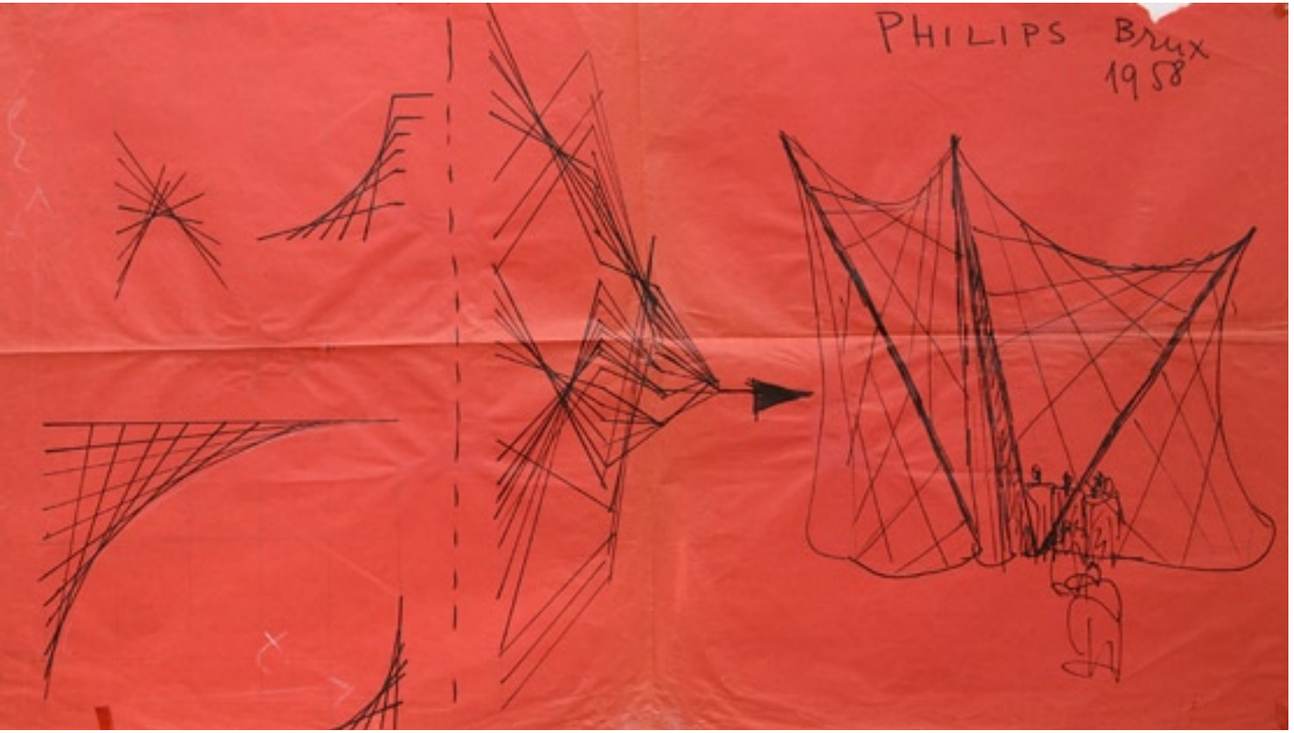
MX Il disait : « J'ai longtemps pensé que j'étais né 25 siècles trop tard… »

DZ Donc ça implique aussi bien l'Afrique du Nord, l'Arabie, l'Asie Mineure, tout ce monde du bassin méditerranéen.

MX Pour lui la grande qualité d'une œuvre était d'être authentique, il fallait qu'elle parle du départ, de l'aube, sans fioriture. Il était toujours à la recherche de ça, et dans les interprétations musicales ou vocales il passait son temps à dire aux musiciens et chanteurs de ne surtout pas rentrer dans des conventions inutiles, qu'il fallait toujours revenir à l'essentiel de l'humain et à l'essence même de l'archaïsme.

DZ Est-ce que tu ne fais pas la même chose, toi, d'une certaine façon ? Avec Louise Bourgeois, est-ce que tu n'arrives pas à retrouver cette première mouture de l'être humain, même de la féminité, cette Vénus archaïque qu'on retrouve aussi bien dans tes sculptures que dans tes dessins ? Est-ce que tu ne vas pas vers les peintures rupestres ?

MX Tout à fait, je suis complètement influencée, nourrie par ça. Je suis autodidacte, mon père n'a jamais voulu que je fasse les Beaux-Arts, j'ai donc appris seule dans les musées, les livres, et c'était toujours l'art archaïque ou un art de cette puissance-là qui m'attirait. Je l'ai suivi d'une certaine manière… Dès qu'on s'approche d'un certain maniérisme, d'une culture trop artificielle qui est déjà datée ou qui le deviendra ça m'intéresse moins. Si mes personnages un peu bizarres choquent parfois par leur côté naïf, simple – des trous pour faire les yeux, les corps, des troncs en érection ou bien une forme ronde sans bras ni jambes. – c'est parce que je veux retrouver nos émotions, nos formes premières. Bien sûr, d'autres artistes sont dans cette recherche, et Louise Bourgeois en faisait partie.



70. Haut
Iannis Xenakis
IX études comparatives pour l'œuvre musicale Metastasis et le pavillon Philips, XXXX
Technique
? x ? cm

70. Bas
Mâkhi Xenakis
Titre, XXXX
Technique
? x ? cm

72. **Mâkhi Xenakis**
Titre, XXXX
Technique
? x ? cm

73. **Iannis Xenakis**
Titre, XXXX
Technique
? x ? cm

DZ Je pense à une chose : toute l'œuvre de ton père fait peu de place à la mort.

MX J'ai quand même l'impression de l'entendre, de manière omniprésente, dans sa musique parce que même s'il n'en parlait pas, j'ai le souvenir d'un homme habité par cette question. J'ai toujours eu l'impression qu'il luttait contre le temps qui passe en faisant de la musique, comme si cela allait lui permettre de l'arrêter… ou au moins de le transformer… C'est une bataille contre la mort, dans mon travail comme dans le sien.

DZ Je vois quand même chez ton père une tendance à laisser la mort de côté pour lui substituer une façon de s'affairer, de faire en permanence, cette accumulation jusqu'à saturation, cette mise en série des actions dont l'une influe sur l'autre en permanence. Ce qui n'est pas ton cas. Chez toi la vie et la mort sont beaucoup plus présentes, comme la question de la sexualité.

MX En ce qui me concerne, j'ai conscience depuis très longtemps que la mort et la vie et donc aussi la sexualité ont besoin de coexister dans toute œuvre d'art intéressante. Quand je suis dans un travail qui me porte, je suis dans les deux, et si je ne suis que dans l'un des deux ça ne fonctionne pas, ça ne m'intéresse pas… Pour en revenir à mon père, plus le temps passe, plus je constate que sa musique nous apparaît proche et plus on y trouve indéniablement une force tellurique, tribale… avec une force de sexualité, d'énergie, qu'il ne revendiquait pas forcément quand il se présentait aux autres, puisqu'il s'exprimait surtout en termes de mathématiques. Il faut dire que c'était aussi l'époque qui voulait ça, surtout ne pas parler de soi, « de son nombril »… Il se défendait de ses émotions, il était très pudique en public. Il l'est devenu moins à la fin de sa vie. Dans ses carnets intimes des premières années à Paris ou dans les nombreuses lettres qu'il nous écrivait à ma mère et à moi, là, c'est un autre homme, il est bouleversant… En réalité, il était profondément terrifié par la mort, qu'il avait vécue à travers sa mère, qui est morte quand il avait 5 ans et puis pendant la résistance, pendant toutes ces années de guerre, il frôlait la mort en permanence. Il me disait souvent lorsque j'étais enfant : « Mâa, te rends-tu compte à quel point le temps passe vite, nous sommes des météorites, nous allons disparaître bientôt… »

DZ C'est ce qui se fait sentir chez lui, il y a toujours cette idée de la précipitation, avec dans cette précipitation autant le sens du triomphe que le sens de ce qui s'écroule. Mais ça reste abstrait parce que ça devient une probabilité : on peut mourir maintenant. Alors que chez toi ce n'est pas une probabilité, mais une chose vécue au jour le jour, tu es à l'intérieur d'un processus de transformation comme dans un élément, pas comme dans une relation de type mathématique.

MX C'est peut-être parce qu'il m'a prévenue bien plus tôt que lui ne l'a été… Je suis dans le ressenti. Je ne sais pas ce qui va se passer dans le dessin ou dans la sculpture, c'est au moment où je fais que je sens si « *ça prend* ». Je ne retranscris pas quelque chose que j'ai vu ou pensé. Le moment magique que je recherche est celui où tout d'un coup malgré la peur de l'inconnu, et l'envie d'aller vite faire autre chose… à force de multiples tâtonnements, restant simultanément dans le contrôle mais aussi en lâchant prise, quelque chose de nouveau et de vivant apparaîtra. Ça se voit tout de suite si « ça marche ». Ce sont ces moments-là que je recherche… J'ai alors la sensation jubilatoire de créer de la vie ! Et alors, dans ces instants, la mort s'éloigne… Pendant longtemps mon travail n'a intéressé que très peu de monde, mais maintenant que les gens s'y intéressent plus, je me rends compte que, pour moi, la fin du travail n'est pas quand j'ai fini de le faire, mais quand cette émotion première que j'ai eue en faisant la chose est transmise à celui qui la regarde. C'est seulement à ce moment-là que pour moi le travail est accompli. Il me faut un deuxième temps avec l'autre. Cet échange est très important pour moi. Sans doute aussi est-ce pour me rassurer… Mon père, lui, disait : « Après tout, on s'en fiche de ce que pensent les gens. », je pense qu'en grande partie il le pensait, pourtant lui aussi était dans le doute quand il ne créait pas…

DZ Tu as raison, ça me rappelle de grandes discussions qu'il y avait autour du travail musical de ton père, qui posait de tels problèmes à l'interprétation. Ton père avait de temps en temps des interprètes attitrés, mais celui qui venait après pouvait avoir une autre version. Ton père avait fait ce qu'il avait à faire, après c'était à l'autre, au musicien, de se débrouiller.

MX Oui, il écoutait ce que proposait l'autre. Mais il s'énervait aussi contre les interprètes qui n'entraient pas dans cette sauvagerie, cette authenticité première qu'il recherchait. Moi qui reprends le flambeau d'Antigone… j'essaye de transmettre ce qu'il a dit pour

que les musiciens aient quelques bases, puisque lui, ignorant la mort, n'avait rien prévu : ce qui se passerait après lui n'était pas son problème. Mais, ce qui est très frappant c'est de voir que les jeunes interprètes s'emparent de plus en plus aujourd'hui de son œuvre, sans aucune réticences ni réserves. On entend sa musique jouée avec une liberté, une technique et une force qui n'était pas du tout aussi évidente à son époque !

DZ Si ton père ignorait ce qui se passerait après sa mort, cela tient aussi au fait qu'il avait rejeté ses origines sociales et leur contexte historique. Les familles traditionnelles, desquelles il s'est échappé, vivaient avec une très forte tradition liée à la mort. En sortant de leur emprise on évacue la question de la mort. Tu brises une tradition sociale pour lui substituer une nouvelle unité de vie, au présent, qui exclut le passé immédiat pour renouer avec un passé très lointain, mais rendu présent.

MX Les sculptures néolithiques dégagent une proximité avec nous. Les différentes modes sont aveuglantes dans l'histoire de l'art ; dans chaque pays on fait « à la manière de », influencé par l'époque dans laquelle on vit, on reproduit des poncifs. C'est de sortir de son époque qui est intéressant, mais c'est très dur parce qu'il y a différents degrés d'aveuglement. Quand on est en face d'une œuvre authentique, la mode n'existe plus, on est enfin devant une évidence qui nous réconcilie avec nous-mêmes.

DZ Tout à fait. J'ai compris ce que pouvait être un site grec en Bretagne, à Carnac, ce côté ouvert, perforé, qui laisse passer l'air, miroitement direct entre le ciel et la terre. Une fois qu'on l'a compris on peut le retrouver aussi bien à Chartres qu'au Parthénon.

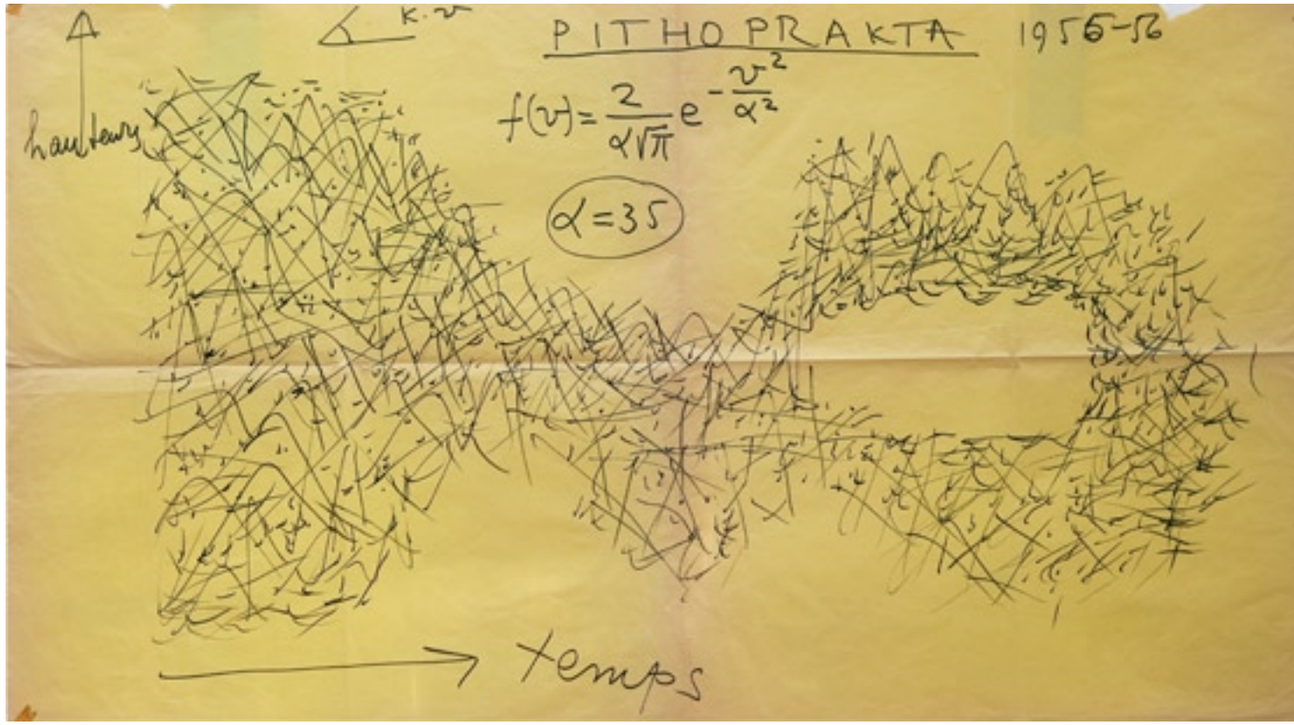
MX L'espace, le vide de l'espace, le mouvement de l'espace. L'intemporalité dans l'art…

DZ Pour en revenir au dessin, il y a deux choses. La première est que, indépendamment de ton père et de toi, il y a le dessin à proprement parler. Depuis longtemps, on a eu toutes sortes de dessins : expressionnistes, picturaux, virtuoses, schématiques, et même un dessin qui se disait mathématique. La part que ton père a évacuée, du Moyen Âge jusqu'à la modernité, est un art fortement lié à l'imitation, et le dessin par excellence est l'art de l'imitation : dessiner c'est imiter sans aller au-delà des apparences, capter l'apparence en une ligne, qu'elle soit contour ou structure, par son aspect minimal. L'intérêt du dessin de ton père ne tient pas à ce qu'il est dessin « d'architecte » ou « de mathématicien ». Son dessin fait abstraction de tout cela. On ne le regarde même pas comme un document de l'art de Xenakis qui parle seulement d'architecture, de mathématiques ou de musique, mais comme une chose en elle-même qui parle d'elle-même.

MX C'est la formulation de sa pensée.

DZ Je me dis que ton dessin à toi, tout en étant à l'opposé de celui de ton père, est une chose à regarder en tant que telle aussi. Il ne montre pas ta biographie, ton geste, ta main, ton besoin d'expression. Il ne montre pas non plus une certaine qualité picturale ni une recherche de picturalité. Il ne tente pas de formuler un langage pictural au sens formaliste du terme, un microcosme où l'abstraction fonctionne. Il ne s'agit pas d'un macrocosme comme chez ton père… Ça m'impressionne de penser que dans ton univers personnel tu as d'un côté Louise Bourgeois et de l'autre, David, un biologiste avec qui tu vis et dont le travail et la pensée sont le contraire de ceux d'un mathématicien. Tu as tout fait pour pouvoir rentrer dans le monde de la vie.

MX Attention ! notre fils, Ulysse, ne jure plus que par les mathématiques… Mais tu as raison, le monde de la biologie est très présent dans mon travail. Le foisonnement de cellules vivantes qui se rassemblent ou s'opposent se retrouve dans de nombreux dessins de différentes époques. Il y a aussi les boucles de cheveux de David… Sa présence apparaît régulièrement dans mon travail, depuis toujours…



DZ À l'intérieur de la matière même le dessin apparaît, là où la matière se dissout presque. Il y a dans ton dessin une force comme dans la poésie qui fonctionne par les silences. Il y a une organisation du silence ou du vide dans tes dessins qui articule l'ensemble de ton œuvre. Toutes ces absences finissent par créer une présence forte.

MX Cette organisation du silence et du vide, dont tu parles, qui articule l'ensemble de mon travail, se retrouve aussi dans mes sculptures et mon écriture. Par exemple *Les Folles d'enfer* où, autant dans l'écriture du livre que dans l'installation du groupe des 260 sculptures dans la nef de la chapelle de la Salpêtrière, la question du vide et de l'espace qui structure l'œuvre est présente. Si depuis maintenant presque quinze ans j'attache autant d'importance au dessin, à la sculpture et à l'écriture et que je les pratique parallèlement, c'est parce que cela me donne un champ plus grand pour exprimer tout ce que j'ai envie de dire. Ces espaces et ces vides que l'on retrouve dans ces trois modes d'expression sont là pour moi comme pour structurer le chaos… Même si paradoxalement ces vides ont toujours été également pour moi synonymes de gouffre, d'angoisse, et de vertige… Je dirais qu'aujourd'hui je me sens immergée pleinement dans mon travail. J'ai à la fois « l'impression folle » de parvenir à créer parfois de la vie… tout en maîtrisant le chaos… J'ai apprivoisé mes fantômes, je me sens moins souvent au bord du gouffre… Pour reprendre la très belle image que tu as utilisée au début de cet entretien, j'ai l'impression que je nage aujourd'hui dans mon élément et que mon père, en haut de son rocher, veille sur moi… Il va bientôt me rejoindre et nous allons pouvoir nous retrouver comme autrefois, en Corse où nous nagions côte à côte pendant des heures à la recherche d'un poisson ou d'une pieuvre…